Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2000)
Heft: 13

Artikel: Robert Siodmak, le cinéaste errant
Autor: Creutz, Norbert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-932629

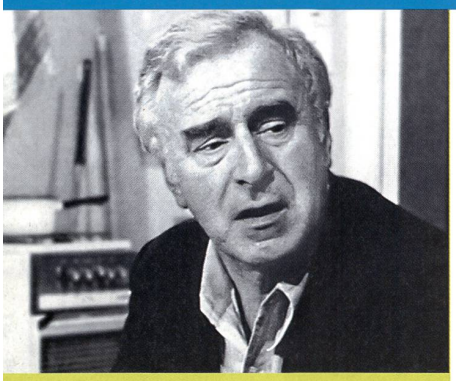
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



La petite musique de Claude Sautet s'est tue

Le 22 juillet dernier, Claude Sautet, délicat portraitiste de la bourgeoisie française, s'est éteint à l'âge de septante-six ans. Avec la mort de cet analyste précis et bienveillant, fin sociologue des «quadra-quinquagénaires» aisés mais usés, c'est toute une époque qui, définitivement, s'enfuit.

Au lendemain de la guerre, l'enfant de Montrouge (né en 1924) s'inscrit à l'IDHEC et… au Parti communiste (qu'il quittera cinq ans plus tard). Après la réalisation d'un court et d'un long métrage, le désavoué «Bonjour sourire» (1955), Sautet réalise, avec Lino Ventura, «Classe tous risques» (1959) et «L'arme à gauche» (1964) qui restent dans l'ombre de la Nouvelle vague.

Débute alors la période des «ressemelages» de scénarios (l'expression est de Truffaut), durant laquelle il prête successivement main forte à Franju, Ophüls, Rappeneau et Cavalier. Avec «Les choses de la vie» (1969), c'est enfin le succès. Claude Sautet va dès lors imposer son image de chroniqueur d'une moyenne bourgeoisie, fière de son ascension sociale mais marquée par le désarroi affectif et moral. Le trait peut se faire sombre avec «Max et les ferrailleurs» (1970) ou léger avec «Vincent, François, Paul et les autres» (1974), archétype du film choral. C'est le temps des copains: Montand, Piccoli, Reggiani, qu'éclaire la présence radieuse de Romy Schneider. Après l'échec de «Garçon!» (1983), Sautet se renouvelle et s'approfondit. La petite musique se fait plus fine, plus ténue.

«Un cœur en hiver» (1992) et «Nelly et Monsieur Arnaud» (1996), film testament, sont autant de succès. Pour ce styliste discret, il était temps de tirer sa révérence. Son monde était à jamais perdu. (bb)

Le CAC-Voltaire de Genève rend hommage à Williams, Brooks et Newman…

… ceci à l'occasion de la sortie en copie neuve de «La chatte sur un toit brûlant» («Cat on a Hot Tin Roof», 1958) de Richard Brooks, adapté d'une pièce de Tennesse Williams et avec Paul Newman. Parmi les autres films que vous pourrez (devriez!) voir ou revoir figurent «Soudain l'été dernier» («Suddenly Last Summer», 1959) de Mankiewicz, «Un tramway nommé désir» («A Streetcar Named Desire», 1951) d'Elia Kazan, «La nuit de l'iguane» («The Night of the Iguana», 1964) de John Huston, «Exodus» (1960) d'Otto Preminger; «La couleur de l'argent» («Color of Money», 1986) de Martin Scorsese et trois adaptations différentes de la pièce «La ménagerie de verre» («The Glass Menagerie»). (chb)

CAC-Voltaire, Genève. Dès le 4 septembre. Renseignements: 022 320 78 78.

Robert Siodmak, le cinéaste errant

La Cinémathèque suisse se devait de consacrer un jour une rétrospective à celui à qui son directeur, Hervé Dumont, a dédié un ouvrage. A quel point ce réalisateur, plus ou moins inspiré, était-il un auteur? C'est ce qu'on pourra enfin vérifier en ce mois de septembre.

Par Norbert Creutz

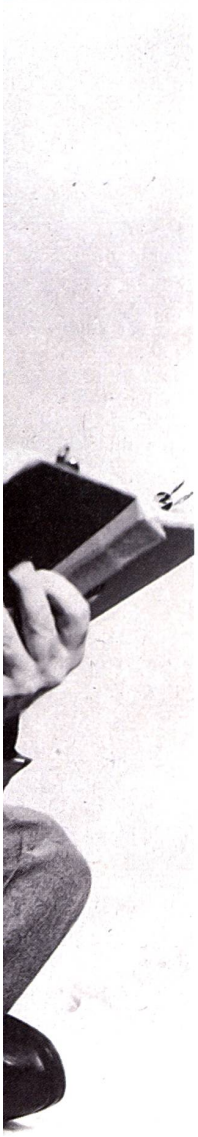
Faut-il redécouvrir Robert Siodmak? «Maître du film noir», comme l'annonce le titre du livre que lui consacra en 1981 Hervé Dumont, ou cinéaste talentueux handicapé par son manque d'ambition, comme l'affirme Patrick Brion – qui l'a pourtant souvent programmé sur France 3? Réalisateur de plus de cinquante films en Allemagne, en France et aux Etats-Unis, Siodmak (1900-1973) est une figure difficile à cerner de par la diversité de son œuvre. Ballotté par les remous du siècle, mais également opportuniste et inconstant, il a laissé par-ci par-là quelques films qui comptent et donneront toujours envie d'en savoir plus («Les hommes du dimanche / Menschen am Sonntag», 1929; «Les tueurs / The Killers», 1946).

Longtemps, la légende – qu'il entretenait – a voulu que Robert Siodmak soit né aux Etats-Unis, près de Memphis, Tennessee. Il s'agit en fait du lieu où son père Ignatz, juif de Pologne naturalisé américain, fit fortune avant d'aller s'établir à Dresde où il épousa Rosa Blum, la future mère de ses quatre fils. Robert, l'aîné devant Kurt, Werner et Rolf, naît dans cette ville le 8 août 1900. Enfant turbulent d'un couple mal assorti (un père commerçant, une mère beaucoup plus jeune et portée sur les arts), il a tôt fait de s'émanciper. D'abord acteur de théâtre, puis employé de banque et fondateur d'une revue, il finit par s'intéresser au cinéma, où il débute en rédigeant des intertitres pour des films produits par un oncle.

De Berlin à Paris

Promu en 1928 assistant-réalisateur, il se lance bientôt dans un projet qui fera date. «Menschen am Sonntag», produit en coopérative, réunit à son générique un nombre impressionnant de futurs talents: outre Robert et Kurt Siodmak, Billy Wilder, Edgar George Ulmer et Fred Zinnemann. En fait, seuls Robert et le chef opérateur Eugen Schüfftan mèneront l'entreprise à bon port après les désistements des autres. Ce film, au style impressionniste, se penche sur les sorties dominicales des Berlinois. Il reste un modèle de cinéma naturaliste et paraît encore aujourd'hui d'une rare fraîcheur. Remarqué, Siodmak peut bientôt réaliser son premier film de studio (et parlant) pour la UFA. Cette première époque allemande de sa carrière comporte sept films, dont trois également tournés en version française. Siodmak y dirige déjà les stars les plus prestigieuses: Emil Jannings, Albert Bassermann, Hans Albers, Heinz Rühmann ou Lilian Harvey, et il faut au moins avoir vu les drames psychologiques «Voruntersuchung» ou «Brennendes Geheimnis» (d'après Stefan Zweig) pour se rendre compte à quel point le jeune cinéaste s'y montre prometteur et ambitieux.

Sa famille et sa carrière menacées par l'antisémitisme montant, Siodmak quitte l'Allemagne en avril 1933 avec sa jeune épouse Bertha (alias Babs, avec qui il restera marié quarante ans). Comme beaucoup d'autres émigrés, il s'établit à Paris et passe rapidement à la réalisation de films français. Hélas, alors qu'il rêve de porter à l'écran Flaubert, Maupassant et Ödon von Horvath, il doit se contenter du tout venant: comédies («Le sexe faible», «La crise est finie»), opérette («La vie parisienne»),



policier («Mister Flow») ou film d'aventures («Cargaison blanche»). Seuls «Mollenard» (sombre récit d'une déchéance avec un formidable Harry Baur) et «Pièges» (policier préfigurant ses films noirs américains) sortent du lot, confirmant chez Siodmak le styliste plutôt que l'auteur cohérent.

De Paris à Hollywood

La menace de la guerre approchant, Siodmak s'embarque alors pour Hollywood où l'a devancé son frère Kurt, devenu Curt. Cette fois, il repart presque à zéro, avec des séries B pour diverses compagnies, parmi lesquelles on peut retenir un sympathique film d'espionnage: «Fly by Night». C'est alors que Curt, scénariste apprécié de films fantastiques, vient à sa rescousse en le faisant engager pour réaliser «Son of Dracula» (1943) à la Universal. S'inspirant de l'expressionnisme allemand, Siodmak s'y révèle un remarquable créateur d'atmosphères. Pris sous contrat pour sept ans, il s'acquitte d'une «kitscherie» exotique en technicolor («Le signe du cobra / Cobra Woman») et de l'inévitable comédie musicale avec Deanna Durbin («Vacances de Noël / Christmas Holiday»), mais ne tarde pas à s'imposer avec «Les mains qui tuent» («Phantom Lady», d'après un récit de Cornell Woolrich) dans ce qui deviendra son domaine de prédilection: le film noir. Ce genre aux contours flous où l'ombre l'emporte sur la lumière, la folie sur la raison, la fatalité sur le *happy end*.

Siodmak se spécialise d'abord dans des *thrillers* psychologiques. «Le suspect» («The Suspect») avec Charles Laughton et «The Strange Affair of Uncle Harry» avec George Sanders décrivent non sans cruauté des situations familiales malsaines et inextricables. «Deux mains la nuit» («The Spiral Staircase»), avec Dorothy McGuire en servante muette d'une étrange famille, et «Double énigme» («The Dark Mirror»), avec Olivia De Havilland dans le rôle de deux sœurs jumelles, poussent à son paroxysme le style expressionniste lié au genre. Mais force est de constater que Siodmak se contente souvent d'une mise en scène plus brillante que pensée en profondeur. L'histoire du cinéma a tranché en faveur de Hitchcock, Lang et Preminger, et ce n'est que justice.

Siodmak infléchit ensuite sa trajectoire vers le noir franchement policier: ce sont «Les tueurs» («The Killers», avec Burt Lancaster et Ava Gardner), «La proie» («Cry of the City»), «Pour toi j'ai tué» («Criss Cross») et «La femme à l'écharpe pailletée» («The File on Thelma Jordan»), véritables archétypes du genre. Arrivé au sommet, Siodmak se lance alors dans son projet le plus ambitieux: «Passion fatale» («The Great Sinner») pour la MGM, avec Gregory Peck et Ava Gardner, une adaptation du «Joueur» de Dostoïevski. Malgré les interférences du studio, mécontent du résultat, le film reste remarquable. Comme par réaction à ses déboires, Siodmak clôt ensuite sa carrière américaine sur «The Whistle at Eaton Falls», un drame ouvrier tourné en extérieurs au New Hampshire et dans un style documentaire, selon les préceptes du producteur Louis de Rochemont.

De Hollywood à Ascona

L'échec du film et le maccarthysme montant décident alors Siodmak à rentrer en Europe, où sa carrière va connaître un déclin progressif. «Le corsaire rouge» («The Crimson Pirate», 1953), joyeux film de pirates parodique avec Burt Lancaster, tourné en Italie et en Angleterre, est une réussite, mais «Le grand jeu», *remake* d'un film poussiéreux de Jacques Feyder, s'avère un *pensum*. Siodmak rétablit encore la situation avec deux films allemands: «Les rats» («Die Ratten»), sombre drame prolétarien de Gerhart Hauptmann avec Maria Schell (Ours d'or à Berlin) et surtout «Les SS frappent la nuit» («Nachts, wenn der Teufel kam», 1957), premier film d'Allemagne de l'Ouest à attaquer de front la question du nazisme. Hélas, de mélodrames sociaux («L'affaire Nina B.», «The Rough and the Smooth») en bluette impériale («Katia», avec Romy Schneider et Curd Jürgens) et propagande anticommuniste («Tunnel 28 / Escape from East Berlin»), le régime des coproductions ne semble guère lui convenir.

Siodmak, établi à Ascona depuis 1955, abdique toute ambition artistique avec des bandes d'aventure adaptées de Karl May («Der Schut») et ne connaît qu'un dernier sursaut relatif avec le western «Custer, homme de l'Ouest» («Custer of the West»), tourné en Espagne et truffé d'erreurs historiques, avant de sombrer avec l'aberrant *péplum* «Le dernier des Romains» («Kampf um Rom», 1969) produit en Roumanie par Arthur Brauner. Contraint au chômage, le vieux cinéaste rédige encore des mémoires laissées inachevées et s'éteint à l'hôpital de Locarno, victime d'une crise cardiaque, quelques semaines seulement après la mort de son épouse. Triste fin helvétique d'un parcours étonnant. ■

«Robert Siodmak, le maître du film noir». Cinémathèque suisse, Lausanne. Du 4 septembre au 15 octobre. Renseignements: 021 331 01 02.

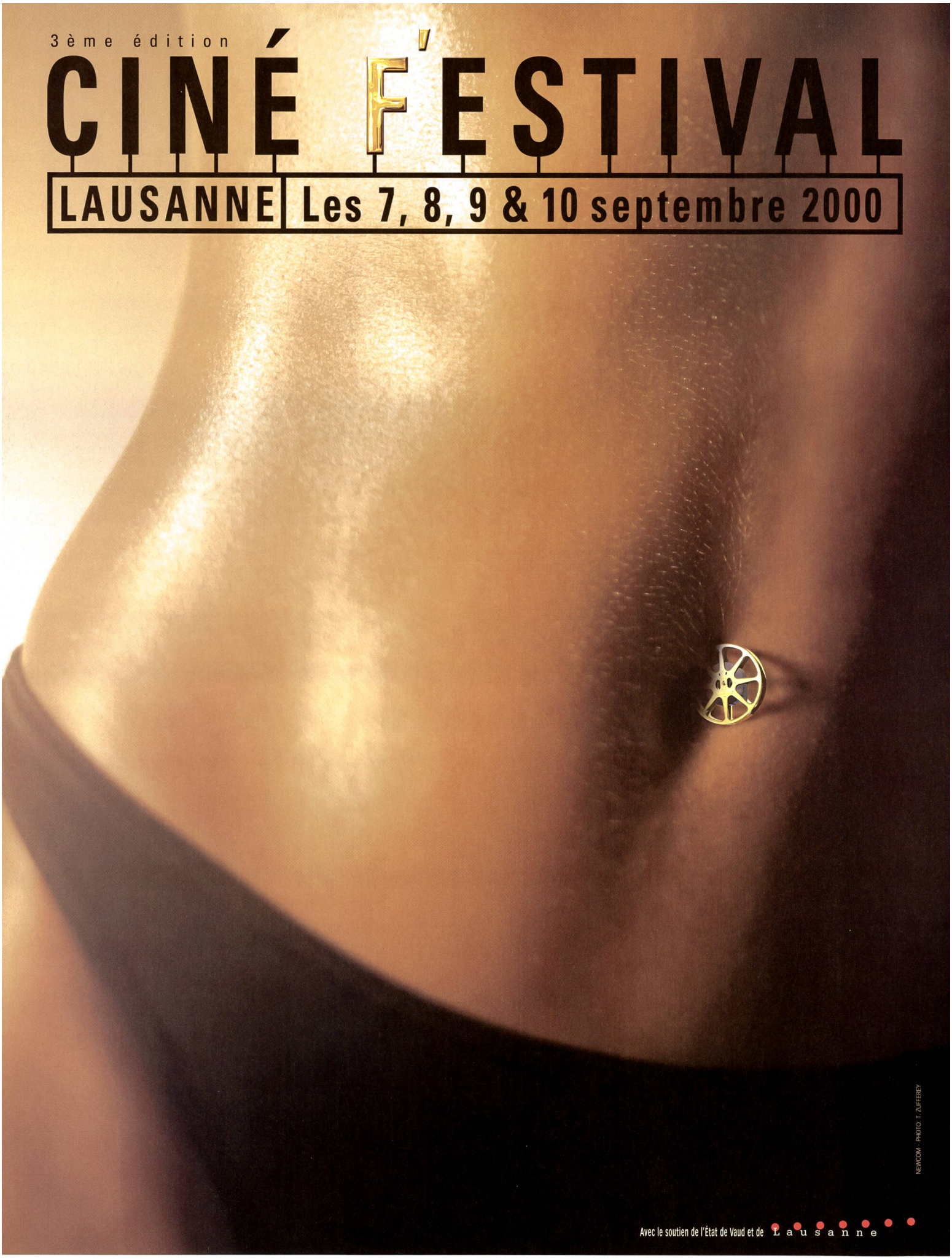
Guinness mis en bière

Sir Alec Guinness est décédé le 5 août dernier à l'âge de 86 ans. L'acteur anglais avait débuté, comme tout bon saltimbanque britannique, sur les planches, notamment dans une troupe où «sévissait» aussi un certain John Gielgud (mort cette année également). Il fait ses grands débuts au cinéma en 1946 avec David Lean, cinéaste auquel il restera fidèle et avec qui il se liera d'amitié. Guinness, qui connut surtout la renommée grâce à son rôle du colonel Nicholson dans «Le pont de la rivière Kwaï» («The Bridge on the River Kwai», 1957), pour lequel il obtint l'Oscar du meilleur acteur, fut d'abord un des plus illustres représentants de l'humour noir si typiquement anglais, notamment avec ses rôles dans le chef-d'œuvre «Noblesse oblige» («Kind Hearts and Coronets», 1949) dans lequel il incarne pas moins de sept personnages différents, et dans le parfait «Tueurs de dames» («The Ladykillers», 1955). En 1959, il joue James Wormworld dans «Notre agent à la Havane» («Our Man in Havana») de Carol Reed, vendeur d'aspirateur qui monte un réseau d'espions imaginaires. Il y déploie toutes ses qualités de pince-sans-rire. Il retrouvera David Lean qui lui offre des rôles comme le prince Faysal dans «Lawrence d'Arabie» («Lawrence of Arabia», 1962) ou encore Yevgrav, le frère communiste dans «Le docteur Jivago» («The Doctor Zhivago», 1965). Il jouera encore Marc-Aurèle dans le film «La chute de l'empire romain» («The Fall of the Roman Empire») d'Anthony Mann en 1964. Il tombe dans un relatif oubli jusqu'à ce qu'un certain Georges Lucas lui confie le rôle du vieux sage Obi wan Kenobi dans la trilogie «La guerre des étoiles» («Star Wars»), films qu'il détestait profondément et qu'il considérait comme des enfantillages. (cfb)

Cinéma iranien à l'honneur à Genève

Le CAC-Voltaire donne un bel aperçu de la cinématographie iranienne avec ses auteurs majeurs et des films des quinze dernières années. Figurent notamment au programme les noms de Beyzai Bahram («Bashu, le petit étranger», 1986), homme de théâtre et de cinéma qui a contribué à faire connaître le cinéma iranien post-révolutionnaire; Abbas Kiarostami, dont «Le goût de la cerise» reçut la Palme d'or à Cannes en 1997; Mohsen Makhmalbaf, figure de proue du cinéma iranien depuis les années 1990, et Samira Makhmalbaf, sa fille («La pomme», 1997). (chb)

CAC-Voltaire, Genève. Du 4 au 30 septembre. Renseignements: 022 320 78 78.


3ème édition
CINÉ FESTIVAL
LAUSANNE
Les 7, 8, 9 & 10 septembre 2000
NEWCOM - PHOTO: T. ZUFFEREY
Avec le soutien de l'État de Vaud et de Lausanne

24heures · BCV DREAM CLUB · diAx · HENNIEZ · 1664 · LA SEMEUSE · ZURICH · BEAU-RIVAGE PALACE · LOTERIE ROMANDE · image&sens · la première · Cavers · Tvrl · avant première